

« qui n'a point de gages, place, à douze sols par tête, quatre personnes, deux sur le devant et deux sur le derrière; ceux qui sont sur le devant se nomment *lapins*, et ceux qui sont sur le derrière, *singes*. »

Les coucous ayant remplacé ces voitures, les singes ont été supprimés, mais les lapins ont survécu à toutes les révolutions.

Les coucous eux-mêmes n'ont pas suivi le système progressif, ils sont les mêmes qu'il y a trente ans; voitures, chevaux, cochers, tout est resté en arrière. On dirait que les entrepreneurs de ces voitures veulent narguer l'époque. Les coucous sont toujours stationnés sur les mêmes places; vous en trouvez, à l'entrée des Champs-Élysées, pour Versailles, Saint-Germain, Neuilly, Saint-Cloud, Courbevoie; auprès de la porte Saint-Denis sont ceux qui conduisent à Saint-Leu-Taverny, Montmorency, Enghien, Montfermeil; sur le boulevard Saint-Antoine, les voitures de Vincennes, Saint-Mandé, Charenton, Bercy...; enfin, celles de Montrouge, Sceaux, Saint-Gratien, sont à l'entrée de la rue d'Enfer, près le Jardin des Plantes. Les coucous n'ont pas cessé d'être durs, étroits, incommodés. On a autant de peine pour y entrer que pour en descendre. Les cochers actuels emploient les mêmes ruses que leurs devanciers pour forcer les voya-

geurs à monter dedans; ils courent après vous, vous tirent par le pan de votre habit, vous prennent de force vos paquets, en vous criant tous à la fois: « On part... on part à l'instant. » Vous montez de confiance, et une fois qu'ils vous tiennent empaquetés, barricadés, ils vous promènent une heure sur la place, de long en large, en attendant que leurs voitures soient complètes. Quelquefois le cocher de coucou se fait femme, c'est-à-dire qu'une grosse maman, aux bras nerveux et nus, à la figure halée, aux lèvres violettes, la tête couverte d'un grand chapeau de paille, conduit une voiture pendant que son mari en mène une autre. Rien de drôle comme ce cocher féminin; il faut le voir se démener, gesticuler, crier, fouetter à tour de bras une pauvre rosse qui n'en peut mais. Cet animal, dont le corps est diaphane, porte sur son échine dix personnes, savoir: six dedans, deux sur le siège, et deux sur l'impériale, les jours de fêtes. Je suis encore à concevoir comment une pauvre bête peut, à elle seule, traîner pareille charge. Cependant, on peut dire que le cheval de coucou va ventre à terre; car de Paris à Versailles, il s'abat souvent cinq ou six fois. Alors, la *cochère* le relève à grands coups de fouet, souvent même elle se sert du manche, et si vous lui dites de ne pas frapper si fort, elle vous répond en riant: « Bah!

« c'est son état, pourquoi *qui sa* fait cheval... »
 Ou bien : « Il n'a pas étudié pour être prêtre. »
 Rien n'égale l'abandon de ces sortes de femmes ;
 elles se mettraient plutôt sur vos genoux que de
 refuser un lapin en route. Du reste, elles sont
 gaies, elles chantent, boivent la goutte, tiennent
 des propos qu'un sapeur-pompier rougirait d'en-
 tendre : c'est la femme libre dans toute la valeur
 du mot.

Le cocher de remise n'a rien qui le distingue
 particulièrement. Il tient le juste milieu entre le
 cocher de fiacre et celui de cabriolet. Le cocher
 de remise est destiné aux noces, aux baptêmes
 et aux parties de campagne. C'est la petite bour-
 geoisie qui s'en sert le plus volontiers. Quand un
 bon marchand marie sa fille, on ne manque pas de
 dire : Nous aurons un remise à la journée ; et l'on
 fait sonner cela bien haut. Un mari régale-t-il sa
 femme d'une partie de campagne, le remise est
 de rigueur, et l'on dit le lendemain aux voisins :
 « Vous ne savez pas... mon mari m'a menée hier
 à Versailles voir jouer les eaux. — Bah ! — Oui,
 partie fine, partie complète. — Vous avez bien
 fait ; c'est si commode à présent qu'on a des voi-
 tures à si bon marché... — Oh ! non... nous avons
 pris un remise à la journée... on est libre, on
 part, on revient quand on veut, on est sûr
 qu'un vilain cocher ne vous fera pas la loi. »

Il y a aussi les *cochers-maitres*, c'est-à-dire,
 que nos dandys, nos fashionables de salons ont
 dans leurs tilburys un petit jokei, un gromm
 pas plus gros que le poing, lequel reste les bras
 croisés, tandis que le maître mène l'équipage. Il
 est encore du bon ton, chez nos banquiers, nos
 agents-de-change, de conduire l'été la calèche
 soi-même au bois de Boulogne. On voit ces mes-
 sieurs sur le siège du cocher, le fouët d'une
 main et les guides de l'autre, pendant que le
 cocher monte derrière pour crier, Gare !!

Les cochers de grandes maisons sont fiers, or-
 gueilleux, comme tout ce qui porte livrée. Au-
 trefois ils avaient des moustaches, ce qui les
 faisait ressembler aux Suisses vendant du vulné-
 raire ou de la poudre pour les dents. La révo-
 lution leur a coupé les moustaches, et la révolu-
 tion a bien fait : laissons ce signe de l'honneur
 et du courage à celui qui se fait tuer pour cinq
 sous par jour, c'est une fiche de consolation.
 Quant à nous, bourgeois, employés, marchands,
 hommes de lettres, artistes, banquiers, cochers
 même (puisque nous sommes tous égaux), ra-
 sons-nous chaque matin le plus près possible,
 le barbier y gagnera et nous aurons toujours le
 menton frais.

Les cochers des grands seigneurs sont aristo-
 crates ; ils regardent avec dédain du haut de leur

siège, qui s'élève presque à la hauteur d'un premier étage, les pauvres petits cochers qui sont à l'entresol.

Ils reçoivent comme leurs maîtres, se traitent comme leurs maîtres, se nomment comme leurs maîtres.

Quand l'un d'eux donne un dîner ou un bal, on annonce Montmorency, Brissac, Laroche-foucauld. On demande des nouvelles de Latour-Dupin... Turenne ne pourra pas venir, parce que sa bru vient d'accoucher. D'Ayen prie Béthune de l'excuser, mais il a été forcé d'aller à la noce d'une Lavauguyon. C'est à pouffer de rire!... Ce sont les manières du salon, le jargon du salon, l'importance du salon. Le lendemain, chacun reprend sa place. Montmorency mène ferrer ses chevaux; Brissac décharge une voiture de foin; Laroche-foucauld nettoie son écurie; Latour-Dupin lessive son carrosse; d'Ayen passe ses gourmettes au blanc d'Espagne; Béthune fume sa pipe à la porte de l'Opéra, et Lavauguyon boit une bouteille avec Turenne.

Gare! gare!... voici venir le cocher du roi; celui-là écrase tous les autres de sa supériorité. Le cocher du roi est grand, gros, sa figure est pleine et vermeille, on dirait qu'il a été fait et mis au monde pour le poste où le sort l'a élevé. Quand le cocher du roi est sur son siège, la foule aussitôt entoure la voiture; on le regarde,

on fait des réflexions, des commentaires. Les vieilles femmes et les gamins sont ceux qui sont le plus frappés de ce colosse. « *C'est une bien bel homme*, dit une vieille femme. — Oui, moi qui vous parle, dit une autre en prenant du tabac, j'ai vu le cocher de Louis XV, celui de Louis XVI, et celui de Bonaparte; eh bien, celui-ci est à cent lieues au-dessous...—Je ne sais pas ce qu'étaient les autres, répond un charbonnier d'une voix enrouée, mais *celui-ci est fort homme!!...* » Mais c'est surtout sur le gamin que ce cocher produit le plus de sensation; il le regarde béant, suit tous ses mouvements avec avidité; le gamin ne s'extasie que devant deux choses, le cocher du roi et le tambour-major; ce sont ses deux spécialités.

Le cocher du roi est grave, important; il change de livrée selon les dynasties. Sous l'empire, il était habillé en vert; sous la restauration, en bleu; à présent, il est en rouge.

Son costume n'a jamais changé de forme. Il porte toujours des bas de soie, la bourse et la poudre; la culotte galonnée en or, la veste galonnée en or, l'habit galonné en or, le chapeau bordé en or, jusqu'au fouet dont la poignée est en or; aussi,

Il ressemble à ce beau carrosse
Où tant d'or se relève en bosse.

Quand il monte sur son siège, il étale avec majesté les deux basques de son habit qui lui descendent sur les talons; il les arrange avec symétrie des deux côtés de son siège; il se tient droit, roide, impassible : on dirait qu'il est à l'empois.

Huit chevaux à contenir ne lui font pas peur; ils ont beau piaffer, hennir, se cabrer, il sourit de leur impatience; il a l'air de dire : Vous ne marcherez que quand je voudrai; vous ne vous arrêterez que quand je voudrai. Le cocher du roi ne connaît que ses chevaux et son carrosse : une fois rentré, il s'enveloppe de sa grande redingote, c'est fini, son rôle est joué. Le feu prendrait au château, qu'il ne s'en inquiéterait pas, il attendrait que l'incendie gagnât les écuries pour montrer quelque émotion.

J'ai gardé le cocher de corbillard pour le dernier; c'est lui qui, naturellement, devait fermer la marche, comme le piquet de gendarmerie obligé clôt un cortège. C'est un cocher à part entre tous les cochers, il n'a aucune similitude avec ses confrères; il est lui, tout-à-fait lui, c'est le cocher type; il s'isole le plus qu'il peut; il ne connaît ni fêtes, ni dimanches; jamais il ne change d'habit, il ne porte qu'une livrée d'un bout de l'année à l'autre, il est toujours en noir; et cependant, rien sur son visage n'annonce la tristesse, sa figure est calme, reposée, aucune émo-

tion ne s'y fait apercevoir. Il est immobile comme la mort, ... silencieux comme la mort, ... froid comme la mort; ... car la mort, pour lui, c'est sa vie de tous les jours. Il se rend le matin aux pompes funèbres, comme un commis va à son bureau, un acteur à sa répétition, un garde national à la manœuvre; il monte sur son siège machinalement, lourdement; c'est un homme qui n'a rien de l'homme, un automate habillé de noir avec des pleureuses, qui porte un crêpe à son chapeau et à qui l'on a mis un fouet en main. Il demeure étranger aux scènes de douleur qui se passent autour de lui. Une fois sur son siège, il laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et ne se retourne plus. Il n'a pas d'yeux, il n'a pas d'oreilles, il n'entend ni les cris d'un fils, ni les sanglots d'un frère; il n'a de larmes pour personne; il fait son état, il charrie la mort, comme on charrie des pierres, du foin, de la paille; il ne connaît pas le cadavre qu'il est chargé de brouetter, s'inquiète encore moins de ce qu'il est : pauvre, riche, savant, militaire ou civil, ça lui est bien égal; il n'a jamais jeté un regard sur la bière qui marche derrière lui, ni sur les attributs qui sont déposés dessus comme un dernier hommage au défunt; peu lui importe que ce soit l'épée d'un brave, les armes d'un prince, le grand cordon d'un dignitaire, la clef d'un cham-

bellan, l'équerre d'un franc-maçon, la couronne d'immortelle d'un poète, la lyre d'un musicien, le bouquet virginal d'une jeune fille... c'est un mort, et voilà tout !

Le cocher de corbillard n'a pas d'opinions politiques ; vienne une révolution, des barricades, des coups de fusil, il est là, sur son siège, transportant le Suisse, le garde royal, l'homme du peuple ; il n'en fait pas faire à ses chevaux un pas plus vite, n'en donne pas un coup de fouet de plus. Le choléra ne l'a pas trouvé moins insensible ; il ne s'apercevait pas du nombre des morts, il ne comptait que les courses. S'il a reçu une gratification pour travail extraordinaire, tout est bien. Il attend une recrudescence.

Une chose qui m'étonne, c'est que plus on parle d'égalité, de nivellement, plus l'aristocratie s'infiltré dans toutes les classes. C'est du petit au grand. Or, les cochers sont une classe dans laquelle les vieux abus existent encore dans toute leur force.

Ils ont encore leurs catégories ; les cochers de la noblesse regardent en pitié les cochers de la finance ; ceux de la finance ne fraient pas avec ceux de la bourgeoisie, et ceux de la bourgeoisie ne se commettent jamais avec ceux qui mènent les voitures publiques.

Dans les grandes maisons françaises où l'on

donne des routs anglais, à l'Opéra, aux Français, aux Bouffes, les cochers galonnés ont seuls le droit d'attendre dans les vestibules, au coin d'un bon poêle, tandis que le misérable cocher de fiacre ou de cabriolet est forcé de se morfondre des heures entières à la porte ; s'il osait pénétrer dans le sanctuaire de la livrée, il serait chassé impitoyablement. Il est vrai de dire qu'il a le marchand de vin en face ; mais tel bon que soit le Bourgogne et le Châblis, cela ne console pas un homme du mépris et de l'injustice.

Tous les cochers sont joueurs. Les cochers des grandes maisons vont ordinairement aux Champs-Élysées, faire leur partie de siam ou de boule. Les cochers de fiacres jouent aux cartes, et les cochers de cabriolets au billard.

Les cochers qui, grâce au nombre incalculable de voitures qui roulent dans Paris, ont gagné beaucoup d'importance, ont eu leurs jours néfastes, leur époque de proscription. Aussi beaucoup se sont-ils considérés comme des victimes de 93.

Pendant la terreur, où les nobles et les gens riches étaient émigrés, incarcérés, guillotinsés ou forcés de se cacher, on ne voyait plus dans Paris ni voitures, ni cabriolets de luxe. Les uns les avaient vendus, les autres les avaient mis sous la remise. On ne rencontrait que quelques

misérables fiacres et les charrettes du tribunal révolutionnaire, qui voituraient tous les jours des centaines de victimes à l'échafaud.

Les cochers étaient proscrits comme les maîtres; on n'aurait pas osé, à cette époque de deuil et de misère, se dire le cocher d'un Duras ou d'un La Popelinière; on aurait bien pu payer de sa tête le crime affreux d'avoir donné un picotin d'avoine au cheval d'un riche, ou d'avoir mené à l'abreuvoir celui d'un aristocrate; comme si, en temps de révolution, ces pauvres bêtes ne devaient ni boire ni manger.

Le consulat, avec ses victoires, commença à faire sortir la moitié des brillants équipages; l'empire et son grandiose mirent le reste en mouvement, car Jupiter voulut que ceux à qui sa munificence donnait les voitures les fissent rouler. Alors les cochers reprirent le rang que des jours de crise leur avaient enlevé.

Que cependant ici ils ne soient pas trop fiers de leur influence, l'époque se précipite... Les nations, les monuments, les peuples, les arts, tout finit, tout passe... Les ruines d'Herculanum et de Pompeï sont là pour nous dire: « Il y eut ici des hommes, des monuments, des arts, du commerce, tout cela a passé! Le temps seul marche toujours sans jamais vieillir!... »

La civilisation fait des progrès effrayants; on

dirait qu'elle dévore au lieu de produire: bientôt nous en serons arrivés à un tel degré de perfection, que tout ce qui est neuf aujourd'hui sera vieux demain. La vapeur et les chemins en fer sont sur le point de chasser les chevaux et de renverser les cochers de leur siège. En effet, quand il suffira d'une marmite autoclave pour mettre le pot au feu et faire marcher la voiture, on conçoit aisément que les chevaux et les cochers deviendront inutiles. Qui pourra résister à l'appât de faire trente lieues dans une heure et d'avoir toujours du bouillon chaud? Trente lieues à l'heure!... Les bottes du Petit-Poucet n'en faisaient que sept! A la vérité, du temps de ce bon monsieur Perrault, qui faisait *Peau-d'Ane* et le Louvre, nous étions encore dans l'ornière; depuis, tout a été d'un train du diable, et je ne pense pas que nous soyons gens à nous arrêter. Nous allons toujours sans savoir où nous allons... C'est égal, allons toujours! Fouette, cocher!...

N. BRAZIER.

